

Patrick Barillot

Une interprétation qui tient compte du réel *

Mon intervention de ce soir part du questionnement de cette année : que veut dire tenir compte du réel pour la pratique analytique et spécialement l'interprétation ?

Première précision sur le réel ici en jeu. Je me limiterai au réel tel que Lacan en fait usage dans l'ICSR (inconscient réel). Je laisserai de côté la question de l'interprétation qui tient compte du réel de l'inconscient, du réel comme impossible, celui de l'inconscient langage et du non-rapport sexuel pour me limiter au cœur de notre interrogation de cette année sur ce que « peut être une interprétation ajustée au réel hors symbolique du symptôme, sans rapport à la vérité subjective », pour reprendre l'argument de ce séminaire.

Je prendrai mes références essentiellement dans deux textes de Lacan. Le premier est sa conférence « Joyce le symptôme », dite aussi « Joyce le symptôme I », du 16 juin 1975, en ouverture du V^e symposium international James Joyce. Elle précède juste le séminaire *Le Sinthome*, dont la première leçon eut lieu en novembre 1975. Le deuxième, lui aussi intitulé « Joyce le symptôme », dit « Joyce le symptôme II », est une reprise totalement réécrite de sa conférence. Ce texte a été publié en 1979 dans les actes de ce symposium. Je n'ai pas pu trouver la date exacte de sa réécriture, je suppose qu'elle doit être postérieure au séminaire. Vous trouverez la conférence en annexe du séminaire *Le Sinthome* et le texte de cette conférence dans les *Autres écrits* et aussi les deux dans l'ouvrage *Joyce avec Lacan*. D'une façon plus générale, je me référerai aux thèses développées dans les deux derniers ouvrages de Colette Soler.

* Intervention au séminaire École, Paris le 8 décembre 2011.

L'ICS réel défini par le hors-sens, en opposition à l'ICS freudien défini par la vérité, se manifeste par des émergences qui vont du lapsus au symptôme en passant par le rêve et le mot d'esprit. Ces manifestations qui puisent dans le réel de la langue et ses équivoques sont l'indice d'une fixation de jouissance. La jouissance propre au symptôme, Lacan dans son texte « Joyce le symptôme » la dit opaque parce qu'elle exclut le sens et que le savoir c'est être post-joycien.

Sommes-nous post-joyciens dans notre pratique ? En tout cas, c'est la question que je me suis posée. Être post-joycien nécessite de tenir compte de l'ICSR et de cette jouissance opaque du symptôme.

Pour sortir du rêve qu'entretient la quête du sens, Lacan précise : « Il n'y a d'éveil que par cette jouissance-là, soit dévalorisée de ce que l'analyse recourant au sens pour la résoudre, n'ait d'autre chance d'y parvenir qu'à se faire la dupe... du père comme je l'ai indiqué ¹. » C'est de là que je partirai pour trouver comment cliniquement cela peut se traduire.

Je fais l'hypothèse que Lacan nous donne une illustration clinique de cette thèse dans sa conférence sur Joyce. Le passage auquel je me réfère se trouve uniquement dans la première version, ne figurant pas dans la version écrite. Quand je dis qu'il nous donne un exemple, c'est forcer un peu les choses, car en réalité il ne nous livre que des fragments et c'est à nous que revient la tâche d'aller à la recherche des pièces manquantes.

Le passage qui m'intéresse commence quand Lacan dit que Joyce n'était pas un mordu de l'analyse et qu'il avait même une aversion pour les thèses freudiennes. Il en trouve le témoignage dans la façon dont Joyce traite le Dr Jones dans sa dernière œuvre, *Finnegans Wake*. La psychanalyse n'a visiblement pas laissé Joyce indifférent. Déjà en 1921, Joyce, avant qu'il ne commence l'écriture de *Finnegans Wake*, s'en était pris à Freud et à Jung en les ridiculisant et en se moquant de leurs conflits. Lacan reprendra dans son séminaire *Le Sinthome* et dans la « Préface à l'édition anglaise du séminaire XI » cette position particulière de Joyce à l'égard de la psychanalyse qui consistait à la ravalier au rang d'une simple futilité.

1. J. Lacan, « Joyce le symptôme », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 570.

Ici c'est Jones qui est à l'honneur par le truchement de deux personnages de *Finnegans* que sont les jumeaux Shem et Shaun. Ils sont noués ; rien de plus noué que des jumeaux, précise Lacan. En effet, les deux frères incarnent des forces contraires. Ils sont rivaux et se battent pour asseoir leur prédominance, mais aucun des deux ne peut l'emporter sans admettre qu'il a besoin de l'autre pour y parvenir.

De Shem, Lacan dit : « Permettez-moi de l'appeler Shemptôme. » Pourquoi cela ? Il ne faut pas perdre de vue que tout ce passage joue sur les assonances, les homophonies. Si Lacan fait assonner Shemptôme avec symptôme, c'est que Shem est l'incarnation de Joyce, de Joyce le symptôme, ainsi nommé par Lacan. Shem que Joyce qualifie de « the penman », ce qui signifie le gribouilleur, le littérateur, Shem donc est l'artiste, l'insoumis, l'exilé, mais aussi le raté, à l'inverse de son frère Shaun. J'ai trouvé une autre indication de la parenté de Shem avec James puisqu'en gaélique James se traduit par Séamus ou Sheamus².

Quant au frère Shaun, dit Shaun-the-post, Shaun qui assone avec Jones, c'est un personnage qui représente le bourgeois conformiste, borné, bigot et respectueux de l'ordre. Shaun-the-post, Shaun-le-facteur, est dans *Finnegans* chargé de délivrer la lettre écrite par son frère Shem. Au gré des évolutions du texte, Shaun devient un simple porteur des signifiants de l'Autre. Il n'est plus que la lettre sans l'esprit, sans l'inspiration créatrice de son frère, une sorte de coquille vide.

Lacan dit que c'est à Shaun que Joyce épingle le D^r Jones dans *Finnegans Wake*. Vous trouverez cela dans le livre 1, au chapitre VI.

Ensuite, juste après avoir relevé le rapprochement opéré par Joyce entre Shaun et Jones, Lacan nous explique pourquoi Freud

2. « Séamus Irish pronunciation : is a male first name of Celtic origin. It is the Gaelic equivalent of the name James. The name James is the English New Testament variant for the Hebrew name Jacob. It entered the Irish and Scottish Gaelic languages from the French variation of the late Latin name for Jacob, Iacomus ; a dialect variant of Iacobus, from the New Testament Greek Ἰακωβος (Iákobos), and ultimately from Hebrew word יַעֲקֹב, i.e. Jacob. Its meaning in Hebrew is « one who supplants » or more literally « one who grabs at the heel ». When the Hebrew patriarch Jacob was born, he was grasping his twin brother Esau's heel. Variant spellings include *Séamas*, *Seumus*, *Shaymus*, *Sheamus* and *Shamus*. Diminutives include *Séimí*, *Séimín* and *Séamaisín*. In the United States, the name « Shamus » is sometimes used as a slang word for private detective. »

choisit Jones pour en faire son biographe. Freud connaissait fort bien Jones, comme collègue avec lequel il entretenait une longue correspondance mais aussi parce que Ferenczi, son analyste, informait Freud du déroulement de ses séances. La thèse de Lacan est que Freud, en choisissant de léguer à Jones la charge de faire sa biographie, savait fort bien qu'il n'y mettrait pas la moindre fantaisie, qu'il n'y mettrait pas la morsure du mot d'esprit, la morsure de l'inconscient, dit-il. Jones nous est décrit par Lacan dans sa fonction de biographe de Freud comme l'est Shaun-the-post par Joyce, à savoir le véhicule du message que Freud voulait faire passer. Il conclut qu'« avec Jones, Freud était tranquille – il savait que sa biographie serait une hagiographie ».

Ce n'est pas la première fois que Lacan parle ainsi de Jones et nous pouvons en trouver une première occurrence dans son texte de 1959, « À la mémoire d'Ernest Jones : sur sa théorie du symbolisme ³ ». Jones fut certainement, parmi les élèves de Freud, celui que Lacan connaissait le mieux pour l'avoir pratiqué et aussi estimé. L'hommage qu'il lui rend dans ce texte nous montre bien la considération qu'il avait pour la personne et aussi pour son travail. Ce qui ne lui interdisait pas pour autant de critiquer ce qui lui semblait être ses égarements doctrinaux et le manque de ménagement dont Jones fit preuve à son égard ⁴. Il pointait déjà que si c'était à lui que « fut réservée la palme d'élever au Maître le monument que l'on sait », cela « confirme la limite que n'a pas voulu voir franchir sur son privé ⁵ » l'homme Freud.

Ce faisant, Lacan stigmatise chez Jones une forme de servilité comme biographe de Freud, ce qui ne l'empêche pas par ailleurs de louer dans ce même texte « l'exigence dialectique obstinée, la hauteur des perspectives, l'inflexibilité du but » dont il fit preuve dans son travail théorique.

Ces réflexions sur Jones ne sont donc pas nouvelles, même si le propos est plus appuyé dans le second cas. Par contre, la suite de ce qu'il avance sur Jones me semble inédite. L'intérêt que j'y vois de s'y

3. J. Lacan, « À la mémoire d'Ernest Jones : sur sa théorie du symbolisme », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 697-717.

4. En 1936, lors du congrès de l'IPA à Marienbad, Lacan qui parlait sur le stade du miroir fut arrêté au bout de dix minutes par Jones qui présidait le congrès.

5. J. Lacan, « À la mémoire d'Ernest Jones : sur sa théorie du symbolisme », *op. cit.*, p. 699.

attarder, là est mon hypothèse, est qu'il nous donne une interprétation du symptôme de Jones qui tient compte du réel, de l'inconscient réel.

Voilà ce qu'il dit : « Évidemment, que Joyce Shaunise, si je puis dire, le Jones en question, c'est ce qui nous donne l'idée de l'importance, comme dit l'autre, d'être Ernest. Beaucoup plus que Joyce, Jones – je vous le dis parce que je l'ai rencontré – faisait la petite bouche sur le fait de s'appeler Ernest. Mais c'est sans doute à cause de la pièce de ce titre, si étonnante, de Wilde, dont Joyce fait grand état. » Voilà donc des éléments supplémentaires que je suppose être autant d'indices à relever pour suivre le chemin que Lacan nous invite à prendre.

Pas moyen de saisir, comme il le dit, l'importance d'être Ernest et celle de s'appeler Ernest – ce qui est différent – sans se référer à cette fameuse pièce d'Oscar Wilde. La pièce en question s'intitule : *The Importance of Being Earnest : a Trivial Comedy for Serious People*.

Wilde dans cette pièce comique, un véritable petit bijou de théâtre et l'une des plus populaires qu'il ait écrites, joue sur l'homophonie entre le prénom Ernest et l'adjectif *earnest*, les deux se prononçant de la même façon. Le sens que prend le mot *earnest* dans le contexte de la pièce est celui de fidèle en amour, le sens le plus courant de cet adjectif pour une personne étant sérieux, ce qui vaut aussi dans ce contexte mais pour un sérieux conjugal.

La traduction française essaye de se rapprocher au plus près du sens de l'équivoque du titre anglais. Le plus souvent, elle est traduite par *L'Importance d'être Constant* ou bien *d'être Fidèle*. Les traducteurs ont dû trouver un prénom qui suggère la fidélité, la constance amoureuse, la confiance.

Un des protagonistes de la pièce qui se prénomme John ou Jack, diminutif de John, se fait appeler Ernest, nom d'un frère imaginaire, afin de cacher une double vie. Vous noterez la similitude avec Ernest Jones. Au cours de l'intrigue, souhaitant renoncer à sa double vie amoureuse, il décide d'abandonner son identité d'Ernest pour reprendre uniquement celle de Jack. Mais celle qu'il aime et qui ne le connaît que sous le nom d'Ernest a toujours eu pour idéal d'aimer un homme qui s'appellerait Ernest, car, dit-elle, « il y a quelque chose dans ce prénom qui inspire une confiance absolue ». (On ne peut pas s'empêcher de se demander si Freud ne pensa pas la même chose.)

Par un coup de théâtre aussi improbable qu'imprévu, John apprend qu'il aurait dû s'appeler Ernest à la naissance, ce qui du coup rend ses amours possibles. La pièce se termine sur cette phrase conclusive où il dit réaliser pour la première fois de sa vie l'importance vitale d'être *earnest*. « Being earnest », où les deux sens d'être *earnest* et de s'appeler Ernest sont confondus.

Comme nous venons de le voir, un des ressorts de la pièce de Wilde repose sur un jeu avec le cristal de la langue où se diffracte le signifiant. Lacan nous dit que Wilde n'est pas le seul à en faire usage et que Joyce en joue aussi beaucoup : « Plus d'une fois dans *Finnegans* surgit cette référence à l'importance de s'appeler Ernest. » J'avoue que dans mes recherches je n'ai pas retrouvé cette référence dans le texte de Joyce. Pour le faire, nous sommes obligés de lire ce texte dans sa version anglaise, ce qui n'est pas une sinécure, et même avec une lecture un peu attentive on peut passer à côté, tellement les effets de pulvérisation du sens sont nombreux. Je fais crédit à Lacan sur ce point de ce qu'il avance, ce n'est de toute façon pas le plus important.

La question que je me pose est de savoir pourquoi Lacan en fait si grand cas pour Jones quand il dit que « c'est ce qui nous donne l'importance, comme dit l'autre [c'est de Wilde qu'il s'agit], d'être Ernest. » Quand il dit cela, c'est bien évidemment en lien avec la pièce de Wilde mais surtout, c'est ma supposition, pour nous signifier quelque chose sur Jones.

Je ne crois pas que Lacan joue de l'effet de cristal homophonique simplement par goût du jeu de mots comme le font Wilde et Joyce. L'hypothèse que je vais essayer de soutenir est qu'avec ce maniement de l'équivoque entre Ernest et *earnest* il interprète ce qu'il nous présente comme symptôme de Jones. Cependant, comment savoir qu'il touche avec cet usage de l'équivoque quelque chose de la jouissance opaque du symptôme de Jones ? C'est toute la différence entre d'un côté jouer simplement avec les assonances et les homophonies et de l'autre côté recourir au sens par le truchement de l'équivoque pour toucher à la jouissance du symptôme. Autrement dit, comment savoir si nous sommes en présence d'un élément de *lalangue* comme jouissance d'une lettre propre à l'ICS de Jones ?

Je vois deux raisons pour appuyer l'hypothèse que nous sommes bien face à une fixation de jouissance liée à une fixation de mot. Les deux sont d'ordre clinique.

La première concerne ce que nous appellerons le symptôme de Jones. Nous avons vu comment Lacan nous rapporte ce qui rentrait comme fidélité servile dans l'attitude de Jones à l'égard de Freud dans sa fonction de biographe. C'est, si on peut dire, l'effet « earnest ». Il y a quelque chose d'empêché chez Jones dans sa relation au père de la psychanalyse.

La deuxième raison est relative à l'ordre de l'affect, à ce que provoque comme affect pour Jones le fait de s'appeler Ernest. Pour reprendre une expression de Colette Soler, c'est la preuve par l'affect, mais pas n'importe lequel ; c'est la preuve par l'affect énigmatique, comme le nomme Lacan dans *Encore* : « L'inconscient est le témoignage d'un savoir en tant que pour une grande part il échappe à l'être parlant. Cet être donne l'occasion de s'apercevoir jusqu'où vont les effets de la langue, par ceci, qu'il présente toutes sortes d'affects qui restent énigmatiques. Ces affects sont ce qui résulte de la présence de la langue en tant que, de savoir, elle articule des choses qui vont beaucoup plus loin que ce que l'être parlant supporte de savoir énoncé ⁶. »

Quel est l'affect énigmatique révélateur du savoir insu de *la langue* ? Lacan nous souligne une particularité de Jones, amenée comme une anecdote, sans apparemment plus de portée que celle d'un cancanage. Jones, nous dit Lacan, « faisait la petite bouche sur le fait de s'appeler Ernest ».

Faire la petite bouche est une manifestation corporelle, c'est incarner l'expression « faire la fine bouche » : ça consiste en une sorte de moue, les lèvres légèrement en avant, closes et serrées, « en cul de poule », qui marque le dédain, le dégoût ou le refus. Dans un roman de Patrick Cauvin, *E = MC² mon amour*, on peut lire : « [...] toutes les nanas louchaient sur les testicules d'un Apollon [...]. On s'est toutes extasiées. Sauf Nathalie. *Elle faisait sa petite bouche*, ce n'était pas son genre, elle n'a pas su dire pourquoi. »

Jones était donc affecté par le fait de s'appeler Ernest et d'une façon, selon Lacan, qui ne le satisfaisait pas du tout. Si on veut

6. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 126-127.

s'autoriser à parler dans ce cas d'affect énigmatique, il faut supposer que cet affect faisait mystère à Jones lui-même, qu'il ne s'y reconnaissait pas. À coup sûr cet affect présente les caractéristiques de l'énigme. Il n'est pas lié au contexte de la situation, ni à l'humeur du sujet. C'est un affect qui ne répond qu'à la seule évocation du prénom du sujet. C'est un affect que l'on peut faire dépendre de ce que Lacan appelle le *motérialisme*, là où réside la prise de l'ICS, « qui fait que chacun n'a pas trouvé d'autres façons de sustenter ce que [Lacan a] appelé le symptôme ⁷ ».

Jones, comme la Nathalie de Patrick Cauvin, n'aurait certainement pas su dire pourquoi l'évocation de son prénom lui faisait faire la petite bouche. En tout cas, c'est ce que je crois déductible de l'interprétation qu'en fait Lacan lorsqu'il nous dit, pour rendre raison de cet affect, que c'était sans doute à cause de la pièce de Wilde, nous renvoyant ainsi à l'équivoque homophonique d'Ernest.

Il me semble que ce petit trait clinique illustre parfaitement ce qu'il dit dans *Encore* quand il rapproche le corps, l'inconscient et le réel dans une formule qui fut celle de notre dernière rencontre internationale : « L'inconscient, c'est le mystère du corps parlant, c'est le réel ⁸. » Dans ce cas nous sommes en effet en présence d'une manifestation d'un élément isolé de l'ICS, Un de l'ICS, d'un élément de *lalangue* comme lieu d'un savoir qui agit sur le corps du sujet et produit cet affect particulier, presque mystérieux, du dédain.

Lacan nous engage à faire ce lien entre ce qu'il cerne du symptôme de Jones et l'affect produit chez lui par *lalangue*. Cet affect, à le prendre ainsi, fait fonction de révélateur. Il fait preuve que nous avons affaire à l'ICS *lalangue* et que nous touchons au plus réel du symptôme. À suivre ce chemin nous serions donc face à la jouissance propre au symptôme de Jones, mais opaque d'exclure le sens.

Si Joyce fait grand état de la pièce de Wilde et que plus d'une fois dans *Finnegans Wake* surgit cette référence à l'importance de s'appeler Ernest, les deux auteurs divergent cependant dans leur maniement du sens.

7. J. Lacan, « Conférence de Genève sur le symptôme » (1975), *Le Bloc-notes de la psychanalyse*, n° 5, 1985, p. 5-27.

8. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, op. cit., p. 118.

Chez Joyce, à la différence de Wilde, le sens ne peut que se perdre dans cette référence à s'appeler Ernest. Dans *Finnegans*, le foisonnement du sens, sa prolifération est telle que l'écriture joycienne finit par abolir le sens, thèse de Lacan.

Être post-joycien, c'est savoir qu'il n'y a d'éveil que par cette jouissance-là. Cependant, à la différence de Joyce qui souhaitait la fin de la littérature, nous ne voulons pas la fin de la psychanalyse, et pour résoudre cette jouissance opaque nous devons en passer par le sens. Ce qu'illustre l'équivoque homophonique Ernest-*earnest*. La conséquence de ce passage obligé par le sens est la dévalorisation de *lalangue* et de tout ce qu'elle peut déterminer comme symptôme et affect. Lacan dit : « Il n'y a d'éveil que par cette jouissance-là, soit dévalorisée de ce que l'analyse recourant au sens pour la résoudre, n'ait d'autre chance d'y parvenir qu'à se faire la dupe... du père comme je l'ai indiqué. »

Se faire la dupe du père est l'inverse de l'écriture joycienne. L'écriture joycienne est de *lalangue* qui se passe du recours à la loi qu'instaure le nom du père dans la langue. Chez Joyce le nom du père est forclos de fait, nous dit Lacan. Donc chez Joyce l'écriture n'est pas soumise, échappe à la loi qui ordonne le langage.

Lalangue est sans loi, sans la loi qui règle la concaténation du langage, ce qui fait dire à Lacan que le réel est aussi sans loi, à la différence de l'ICS langage, celui qui fait chaîne, ordonnée par la loi du père.

L'analyste n'a pas d'autre recours que de jouer de l'équivoque du sens pour atteindre la jouissance opaque du symptôme. C'est en cela qu'il doit se faire la dupe du père pour y parvenir, en passer par la langue pour jouer des équivoques de *lalangue*, en sachant que les effets de *lalangue* dépassent ce qu'il pourra en interpréter. Il y a un irréductible du savoir joui de *lalangue* qu'il s'agit de percevoir.

À la fin de son développement sur Jones, Lacan nous dit, façon de couronner ce qui précède, que « tout cela n'a portée que d'approcher ceci, que ce n'est pas la même chose de dire Joyce le sinthome ou bien Joyce le symbole. Si je dis Joyce le symptôme, c'est que le symptôme, le symbole, il l'abolit ».

Cette phrase est en partie liée à l'erreur de l'imprimeur qui a modifié son titre de « Joyce le symptôme » en « Jacques le Symbole »,

mais l'important réside dans ce qu'il affirme sur le symptôme en tant qu'il abolit le symbole.

Demeure une question sur ce qu'englobe le « tout cela ». Est-ce tout ce qui précède ou seulement son développement sur Jones ? Difficile de trancher, mais il est certain que ce qui précède y est inclus.

Joyce le symptôme, comment faut-il l'entendre ? La réponse nous est donnée dans son écrit : « Joyce le symptôme », à entendre comme *Jésus-la-Caille* : c'est son nom.

Jésus-la-Caille, peu nombreux sont ceux qui savent encore qu'il s'agit du titre d'un roman de Francis Carco qui passe pour être un écrivain des bas-fonds. Le héros du roman, ledit « Jésus », mi-prostitué homosexuel, mi-proxénète, est affublé du sobriquet « la Caille », car en langage populaire une caille est une prostituée. Le surnom de Jésus désigne aussi, en argot, un prostitué masculin. *Jésus-la-Caille* est, nous dit Lacan, son nom, à entendre comme son vrai nom, son nom de symptôme, puisqu'il désigne par là ses modalités de jouissance.

Plus proche de nous et pour rester dans un registre identique à celui de *Jésus-la-Caille*, le nom de *Dodo-la-Saumure* vous est peut-être plus familier. Quel sublime nom de nom que celui de *Dodo-la-Saumure*, proxénète de son état.

Dodo est le diminutif de son prénom Dominique, mais pourquoi remplacer son patronyme par « la saumure », cette préparation salée destinée à conserver les aliments et notamment les poissons ? Que la saumure, dans laquelle se conserve le maquereau, vienne souligner son très délicat métier de proxénète est probable. Mais c'est surtout, je crois, de s'être spécialisé dans le négoce de la morue, laquelle se conserve parfaitement bien dans la saumure, que lui vient son surnom de *Dodo-la-Saumure*. Ce vrai nom lui sied d'autant mieux, comme nom de symptôme, qu'il a élevé sa propre femme au rang de morue. Nom qui ne désigne pas uniquement le poisson préféré des Lusitaniens, ni la femme de Freud, comme Lacan la nomme dans *L'Envers*⁹, mais surtout la prostituée.

9. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 200 : « C'était vraiment un type charmant que Freud. Il était vraiment tout feu, tout flamme. Il avait aussi des faiblesses. Son rapport avec sa femme, par exemple, est quelque chose d'inimaginable. D'avoir toléré une pareille morue toute son existence, c'est quelque chose. »

Ce petit développement n'a d'intérêt qu'à nous ramener à nos deux jumeaux Shem et Shaun. De *Shem-the-penman* du texte de Joyce, Lacan nous fait passer à *Shem the shemptôme*, autrement dit Joyce le symptôme, et de *Shaun-the-post* à Jones, mais Jones what ? Pour continuer à filer la comparaison sur le mode Joyce le symptôme et *Jésus-la-Caille*, ne pourrions-nous pas compléter le nom de Jones par son nom de symptôme ?

Lacan ne le dit pas, mais ne nous invite-il pas à nommer Jones par son vrai nom comme étant celui de *Jones-the-Earnest* ? Illustrant ainsi comment le symptôme vient à abolir le symbole.